N° 663. VENDREDI 2 MAI 1862. 6me année

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 » francs par an. » » 14 » » six mois. » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et Cie, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

1er mai 1862.

On parle beaucoup, depuis deux jours, d'une intervention médiatrice de la France et de l'Angleterre pour mettre un terme au conflit entre les États du Nord et du Sud de l'Amérique.

La *Patrie* d'hier soir publiait une note annonçant que M. le général de Goyon « arrive à Paris, » et que, pendant son absence, M. le général d'Hugues prendra, par intérim, le commandement de notre armée d'occupation à Rome.

Les nouvelles reçues de Vera-Cruz vont jusqu'au 30 mars. Elles sont d'une nature très-satisfaisante. La santé de nos troupes est excellente et le général de Lorencez ainsi que l'amiral Jurien de la Gravière sont dans une complète entente.

D'après diverses versions les plénipotentiaires du président Juarez ayant élevé des prétentions inqualifiables, les conférences auraient été rompues le 19 mars, et le corps expéditionnaire français, conformément à l'article 3 de la convention aurait quitté Tehuacan pour revenir en arrière de Passancho sur la route de la Vera-Cruz. Le nouveau point de concentration, choisi par le commandant en chef, serait Chiquitruite, à environ 75 kilomètres de la mer. Enfin le général de Lorencez devait s'arrêter trois jours à Puebla et arriver à Mexico le 1er ou le 2 mai au plus tard.

Une rumeur assez répandue, et dont il a déjà été question, veut qu'une convention soit intervenue entre la France et l'Espagne pour établir à Mexico un gouvernement provisoire sous la présidence du général Almonte, gouvernement qui serait placé sous la garantie des puissances alliées.

Le journal la *Epoca*, de Madrid, soutient la canditature de l'archiduc Ferdinand-Maximilien au trône du Mexique. Les autres journaux plaident en faveur de la liberté pour les Mexicains de choisir le régime qui leur convient.

On s'attend à Vienne à de vifs débats parlementaires, à propos des projets financiers de M. de Plener et l'on attribue même à cette circonstance l'ajournement nouveau que vient de subir le voyage de l'Empereur à Venise. Une correspondance de Vienne ne doute pas que les projets du ministre des finances n'obtiennent la sanction de la majorité, malgré l'opposition qui les attend; seulement, elle fait observer avec raison que M. de Plener sera tout aussi embarrassé après sa victoire, dans l'impuissance où il est, de remplir ce tonneau des Danaïdes qu'on appelle le Trésor autrichien.

Les lettres d'Athènes, du 25, annoncent que l'Angleterre a refusé de recevoir les insurgés de Nauplie dans les îles Ioniennes. Le commandant français n'a pas voulu, de son côté, recevoir à son bord les insurgés armés; ceux-ci ont doué jeté leurs armes à la mer avant de monter sur l'*Euménide*. Les quatre cents insurgés restés à Nauplie ont été dirigés sur Tyrinthe, où campent provisoirement cent cinquante forçats internés.

Garibaldi, entièrement rétabli, est parti le 27 pour Lonato et Desenzuno, à l'effet d'y établir le tir national. Le général va poursuivre son voyage en Lombardie, et l'on pense qu'il arrivera jusqu'à Florence.

On écrit de Varsovie que l'empereur Alexandre accordera une amnistie très large, presque générale, le 29 mai prochain, jour anniversaire de sa naissance. Les personnes exilées sous le règne de Nicolas et graciées par l'empereur actuel, puis bannies de nouveau lors des derniers événements, doivent toutes revenir à Varsovie.

Une amélioration sensible s'est produite dans l'attitude des hauts fonctionnaires russes qui gouvernent la Pologne.

J. REBOUX.

On lit dans la correspondance parisienne de l'*Indépendance belge :*

« Les bruits de dissolution du Corps législatif ont recommencé à courir depuis quelque temps. Je n'y prêtais, pour ma part, qu'une médiocre attention; mais ils reviennent avec une telle consistance qu'il m'est impossible de ne pas en tenir compte. On prétend même que l'époque des élections générales aurait été fixée et qu'elles auraient lieu du 15 août au 1er octobre. On ajoute que le fait aurait été annoncé officiellement à des préfets au ministère de l'intérieur. Je dois avouer, cependant, que mon incrédulité subsiste à l'endroit de cette assertion. Si elle se réalisait, ce serait à coup sûr le revirement le plus complet qui se serait produit dans les intentions du pouvoir.

» En attendant, il est certain que, sur ces simples bruits, des comités électoraux s'organisent déjà, et préparent les éléments d'un programme sur lequel arriveraient à s'entendre les hommes de l'ancien parti républicain socialiste et les hommes de la nuance du *Siècle* et de l'*Opinion nationale*. »

Le départ pour Richmond du ministre de France à Washington, M. Mercier, a produit une assez vive sensation. Voici ce que dit l'*Opinion Nationale :*

« M. Mercier, ministre de France, s'est rendu à Richmond. Ce départ subit a donné lieu, dans la capitale fédérale, à beaucoup de suppostions. Quel est le but de ce voyage? S'agirait-il d'une nouvelle tentative de conciliation? Le langage des journaux officiels et le ton général d'une correspondance insérée au *Moniteur*, pourraient le faire supposer. On nous écrit, au contraire, de New-York, que le voyage de M. Mercier n'aurait aucun caractère politique.

» Le Gouvernement français achète chaque année aux États-Unis une grande partie du tabac consommé en France, et les agents du Gouvernement en ont en ce moment à Richmond un approvisionnement considérable.

» En présence de la menace faite par les esclavagistes de réduire en cendres Richmond avant que les fédéraux ne s'en emparent, M. Mercier aurait cru devoir se rendre lui-même dans cette ville, afin de prendre des mesures propres à sauvegarder l'approvisionnement de tabac appartenant au Gouvernement français.

» La présence des deux navires français, le *Catinat* et le *Gassendi*, qui se trouvent depuis environ deux mois dans la rade de Hampton, à l'embouchure de la rivière James, se rapporterait, nous écrit-on, à cette mesure de protection pour nos approvisionnements de tabac. » —(Alex. Bonneau).

Les journaux de Paris publient la lettre suivante :

« *A Messieurs les actionnaires de la Caisse générale des chemins de fer.*

» Messieurs et chers associés,

» Lorsqu'un malheur immense m'a frappé et a compromis vos intérêts, votre concours persévérant m'a protégé; partout et toujours vous m'avez entouré de votre confiance, et vous avez eu foi dans la promesse que j'ai faite de me consacrer à vos intérêts pour réparer le préjudice que vous a fait éprouver la plus inconcevable délation.

» Cette promesse, je la renouvelle aujourd'hui que j'ai recouvré l'honneur et la liberté.

» Je ne puis exactement préciser l'époque de sa réalisation; mais pour éviter à mes chers associés toute préoccupation, je dois leur faire connaître, pour répondre à des bruits qu'on a répandus, que le but que je poursuis, c'est-à-dire la réintégration dans leur capital, sera atteint, sans leur imposer aucun versement.

» Je dois ajouter une observation sur les variations des cours de nos actions à la Bourse.

» Le mouvement rapide de hausse qui s'est produit à la suite de l'arrêt de la cour de Douai, a été évidemment le résultat d'ordres simultanés venus de tous les points de la France.

» Cette hausse a fait naître des espérances que la baisse qui a suivi semble contremander; et par suite, des correspondances, des dépêches télégraphiques, me sont journellement adressées sur le plus ou moins de fondement de ces mouvements de hausse et de baisse.

» Ne pouvant donner aucune explication sur des opérations auxquelles je suis et veux rester étranger, je ne puis, pour vous éclairer, que préciser la situation de notre Société.

» Vous n'ignorez pas que la résiliation des engagements contractés avec les chemins romains, le chemin de Pampelune, l'Empire Ottoman, a amené des sacrifices et rendu obligatoires des paiements considérables.

» Vous savez aussi que la nécessité de vendre nos valeurs sociales, pour satisfaire à ces paiements, a amené de nouvelles pertes qui ont réduit encore notre actif.

» D'après les liquidateurs, le capital qui restera disponible pour les actionnaires ne paraît pas devoir s'éloigner beaucoup de six millions.

» Mais, à mon avis, le réglement qui a été fait de l'Emprunt Ottoman donne naissance à une réclamation qui permet d'espérer une rentrée supplémentaire de six millions.

» C'est donc en considérant cette situation et mes efforts, dont les effets seront prochains, que les actionnaires doivent fixer leur opinion, et nullement d'après les mouvements de hausse ou de baisse qui se produisent; mouvements qui sont plus souvent la suite de quelque spéculation, que le résultat d'opérations sérieuses.

» Du reste et sous peu, lorsque j'aurai examiné les comptes des liquidateurs, une assemblée générale sera convoquée.

» Veuillez agréer, messieurs et chers associés, avec mes sentiments de reconnaissance, l'assurance de mon dévouement le plus sincère et le plus absolu.

» J. MIRÈS.

» Paris, le 30 avril 1862. »

Angleterre.

On écrit de Londres, 28 avril :

« Les nouvelles du Lancashire sont véritablement lamentables. Sur 35,000 ouvriers, il n'y en a pas un quart qui travaille régulièrement. Il y a un terme aux sacrifices que les filateurs ont faits jusqu'à ce jour; leurs ressources sont épuisées, et jour par jour, les usines se ferment successivement. Depuis longtemps, les familles des ouvriers sont au régime; les repas ont diminué comme les salaires. Le mobilier s'en est allé pièce par pièce chez le *Pown Brock* (prêteur sur gages); car il n'y a pas de Mont-de-Piété officiel en Angleterre; les vêtements ont suivi la même route que le mobilier. C'est un spectacle à fendre l'âme que de voir le père et la mère dans une morne immobilité, accoudés silencieusement sur une table — quand il leur en reste une. Sur un banc, les enfants essaient de lire ou d'apprendre à lire aux plus jeunes pour occuper ces tristes loisirs et tromper les angoisses de la faim.

» L'Angleterre ne trouvera-t-elle rien à faire pour la population la plus laborieuse des trois royaumes, qui supporte avec courage la famine du coton? L'Angleterre jette tous les jours millions sur millions dans le gouffre des armements maritimes qu'il faudra peut-être abandonner demain; elle a renoncé à ses murailles de bois pour des murailles de fer, qu'une nouvelle découverte de la science peut rendre aussi inutile les unes que les autres, et elle laisse périr d'inanition ses murailles de chair humaine qui tombent lambeaux par lambeaux. »

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 2 MAI 1862.

— N° 5. —

UNE PETITE FILLE

D'HARPAGON.

V

A quelque temps de là, une après-midi, Mme de Vermont, entrée pour prendre un livre dans un petit boudoir, contigu à une chambre de bonne, entendit, par la porte légèrement entr'ouverte, ce fragment de conversation entre sa femme de chambre et une camarade de celle-ci.

— Je sais maintenant, disait l'amie, ce que ton monsieur vient faire si souvent au numéro 11 de la rue de Fleurus, non loin de la maison que nous habitons depuis quelques jours. Je me suis rencontrée par hasard dans notre loge avec la concierge du numéro en question, qui justement causait de ton maître. Mais elle n'en parlait pas pour en médire, bien au contraire. A l'entendre, c'est un phénomène pour la bonté, un Vincent-de-Paul. « Figurez-vous, nous disait-elle, qu'il y a chez nous, au troisième, une pauvre femme malade, et seule avec deux petits enfants. C'est le bon monsieur de Vermont qui prend soin de tout ce monde; il a loué pour eux le logement, meublé et honnêtement à ses frais. Il paie la garde, il paie le médecin, le pharmacien, enfin tout. Ça lui coûte gros bien sûr, et depuis des semaines que cela dure, il doit en avoir pour une bonne somme. Ah! bien, il n'a pas seulement l'air d'y penser, et il donne l'argent comme si c'était des cailloux! » Mais ajouta la domestique s'adressant à son amie : Que dit de cela ta maîtresse, elle si regardante?

— Madame, je crois, l'ignore; monsieur ne lui aura rien dit, crainte de la contrarier à cause de sa maladie.

La conversation en resta là, et Mme de Vermont rentra chez elle sous le coup d'une violente émotion. D'une part elle était terriblement préoccupée du chiffre auquel pouvaient s'élever les dépenses faites par son mari, et son imagination inquiète les grossissait jusqu'à des sommes fabuleuses. D'un autre côté, une pensée misérable était venue ajouter à son anxiété et ne la torturait pas moins cruellement. Par instants elle se demandait si le mobile de ces générosités, à ses yeux excessives, était parfaitement désintéressé? Si dans la personne qui en était l'objet, elle n'avait pas une rivale. Puis, comme il arrive toujours en pareil cas, ces fantômes, par le travail de l'imagination, dans son état maladif surtout, lui semblèrent bientôt des réalités. Ses doutes prirent corps, et en s'exaspérant l'agitèrent tellement, lui devinrent un si affreux tourment, qu'en proie à une sorte de fièvre, elle voulut sortir à tout prix de cette poignante incertitude. Sans attendre le retour de son mari, et malgré l'heure avancée, elle sonna la femme de chambre, et, à la grande surprise de celle-ci, donna l'ordre de faire atteler immédiatement. Bientôt après, enveloppée dans un grand châle, elle montait seule dans sa voiture, en donnant à voix basse au cocher l'ordre de la conduire rue de Fleurus. A l'entrée de la rue, elle fit arrêter et descendit, puis se dirigea vers la maison que l'on sait, tout en chancelant, soit par suite de sa faiblesse physique, soit à cause de son émotion.

Elle entra au numéro 11, et passa rapidement devant la loge en disant avec un petit mensonge dont elle rougissait :

— Chez la jeune femme malade du troisième, je suis dame de charité.

— Bien, madame, vous la trouverez seule en ce moment.

— Seule! ah! dit Mme de Vermont se sentant comme soulagée d'un grand poids en apprenant qu'elle n'aurait pas à se trouver d'abord en face de son mari.

Elle monta non sans effort les trois étages. Arrivée au terme de sa course, elle eut besoin de s'arrêter quelques instants, à la fois pour reprendre haleine et se remettre avant de frapper à la porte. Elle le fit enfin d'une main tremblante. Une voix faible répondit : *Entrez, entrez!* Mme de Vermont ouvrit et se trouva en face de la malade ou plutôt de la convalescente, assise dans un fauteuil, et si maigre, si pâle, si exténuée qu'elle avait l'air plutôt d'une morte que d'une vivante. Elle ne la reconnut pas, on le comprend, après tant d'années de séparation et avec la différence des âges beaucoup plus sensible à l'époque où les deux femmes s'étaient rencontrées jeunes filles qu'en ce moment. Mais il suffit d'un regard jeté sur cette pâle figure, type de candeur et d'honnêteté, pour que M. de Vermont sentît s'évanouir toutes ses craintes! Puis, à la vue de deux jeunes et charmants enfants jouant près de leur mère, une pensée lui vint à l'esprit avec le souvenir de la lettre de Mme Bernier, et elle ne douta bientôt plus que l'infortunée ne fût son ancienne condisciple, Aline Dorland. Celle-ci l'avait reconnue plus vite encore.

— Toi, toi! dit-il en essayant de se lever et les bras tendus vers la visiteuse avec une ineffable expression de bonheur, oh! que le bon Dieu soit béni! Toi ici, toi!... Ah! pardon, madame, d'un premier mouvement dont je n'ai pas été maîtresse, et qui réveillait soudain en moi tant d'heureux souvenirs! Et puis la joie, la joie surtout de voir de mes yeux celle à qui je dois tant, à qui je dois la vie de mes enfants et la mienne, ma chère bienfaitrice!

— Ta bienfaitrice! dit Mme de Vermont avec l'accent de la surprise! Le peu que j'ai fait ne mérite pas...

— Oh! tu appelles cela peu de chose! généreuse amie? interrompit Mme Bernier avec tout l'élan de son cœur, en portant à ses lèvres la main de Mme de Vermont qu'elle couvrait de larmes et de baisers. Puis maintenant tu me regardes avec l'air de la surprise? Vas-tu faire l'ignorante et crois-tu que je ne sache pas?... Oh! pardon si j'y reviens et si je m'oublie. C'est plus fort que moi, j'ai le cœur si gonflé de ce que je voudrais pouvoir te.... non, vous, dire qu'il faut m'excuser un peu.

— Mais vraiment, Aline, je trouve ta reconnaissance exagérée, excessive.

— Allons, petits, continua Mme Bernier en s'adressant à ses enfants, qui, intimidés et silencieux, se tenaient par respect à distance, tout en se haussant sur la pointe du pied par l'instinct de la curiosité; venez, chers anges, et embrassez la main de la belle dame, mais, bonne, voyez-vous, plus encore que belle, et remerciez-la comme vous remercieriez la sainte Vierge, notre mère du ciel, si elle était là.

Mme de Vermont, de plus en plus étonnée, et attendrie, regardait la jeune femme, regardait les enfants qui bégayaient un remercîment auquel elle coupa court en les embrassant tous deux avec effusion.

— Oh! merci, merci, encore de ces bons baisers, dit la mère en pressant de nouveau la main de son amie sur son cœur; ils retentissent là! Oh! tiens embrasse-moi aussi pour que je sois tout à fait heureuse.

Mme de Vermont l'embrassa comme elle eût fait d'une sœur; puis elle interrogea son amie qui de nouveau avec un doux sourire, lui dit :

— Tu me regardes toujours, en vérité, comme si tu ne savais pas, chère bonne, tout ce que je te dois, tout ce que tu as fait pour moi, pour nous.

— Moi?

— La singulière question! Oui, toi, il est vrai par l'intermédiaire de ton mari venu en ton nom, mais seulement parce que la maladie te retenait à la maison. A présent, grâce au ciel, tu va mieux, puisque je te vois là. Mais, chère, j'ai de la joie à te le dire et tu sera heureuse de l'entendre : tu as un mari qui te vaut, oh! il te vaut; car il t'a remplacée avec un cœur, avec un zèle, avec un dévouement!... Il a été pour moi comme un frère et pour mes enfants, pour mes orphelins, un père, un vrai père! Oh! mon amie, qu'il est bon! Et quelle délicatesse unie à tant de générosité! Que tu dois être fière d'un pareil époux et remercier tous les jours et dix fois par jour le bon Dieu! Oh! tu ne seras pas jalouse assurément si je te dis que je me sens une gratitude particulière pour l'homme excellent qui venait à nous, les mains pleines de vos bienfaits,